REPUBLIQUE TUNISIENNE
MINISTERE DE LA CULTURE

AFRICA

Serie
ATP
12

INSTITUT NATIONAL DU PATRIMOINE

1998

AFRICA

Serie
ATP
Issn n° 03306860

Directeur-Responsable de la publication
Boubaker BEN FRAJ

Rédacteur en chef
Selwa KHADDAR ZANGAR

Comité de rédaction

Naceur BAKLOUITI
Med el Aziz BEN ACHOUR
Habib BEN YOUNES
Abd el aziz DAOULATLI
M'hamed Hassine FANTAR
Mustapha KHANOUSSI
Mounira RIAHI HARBI
Hédi SLIM

Rédaction et Administration
4, Place du chateau - 1008 Tunis
Tél. : (00 216 1) 563 610 - 561 622
Fax : (00 216 1) 562 452

Saisie : Samira CHTIOUI
Besma MAHMOUD

suivi technique : Taoufik SASSI

S O M M A I R E

Mohamed BEJI BEN MAMI
La Mosquée M'Hammed Bey, Un exemple de la présence architecturale et artistique ottomane dans la **médina de Tunis** 1

Samira GARGOURI-SETHOM
Un pays ouvert, une culture complexe 23

Moncef M'HALLA
La medina, un art de batir 33

La Mosquée M'Hammed Bey

Un exemple de la présence architecturale et artistique ottomane dans la médina de Tunis :

Mohamed Beji Ben Mami

Introduction

Il est bien évident que je n'ai point l'ambition d'approfondir la question des legs ottomans à Tunis ; mais plutôt de démontrer que cette présence a été fructueuse et qu'elle a laissée des traces profondes dans le domaine architectural et artistique, et en même temps d'éclaircir des points qui ont été mal interprétés par certains historiens qui n'ont point compris la nature de cette présence ottomane.

Ainsi l'Ifriqiya vécut, à partir de 1534, une lutte d'influence entre les deux superpuissances de l'époque, la Turquie et l'Espagne, qui avaient pour but la domination du Sud de la Méditérranée. La Turquie l'emporta définitivement en 1574, et la Tunisie actuelle devint alors une province ottomane. Elle connut ainsi plusieurs influences provenant de la Turquie parmi lesquelles des influences artistique et architecturale très nettes.

Pourtant plusieurs historiens de l'art et de l'architecture musulmane se sont demandés à maintes reprises, s'il est permis de parler d'un art ottoman au Maghreb arabe[1]. La plupart d'entre eux, et surtout les orientalistes[2] ont toujours essayé de minimiser cette présence turque et de la réduire à des influences sans importance.
Mais un inventaire minitieux des influences turques dans la ville de Tunis, peut démontrer une présence ottomane très importante et ceci à partir du début du XVIIe siècle ; nous pourrons ainsi citer des dizaines de monuments influencés dans certains ou plusieurs de leurs éléments par l'art turc[3].

1) Le Maroc n'a jamais fait partie du monde ottoman, c'est pour cela qu'il n'a pas été touché par des influences directes ou même indirectes de l'art turc.

2) Voir par exemple l'article de L.Golvin: " Les legs des Ottomans dans le domaine artistique en Afrique du Nord " dans *R.O.M.M.* 39, 1985 -1- et G.Marçais: " *Manuel d'Art Musulman* " 2ème volume, Paris, Picard,1927...

3) A part les cinq mosquées bâties à l'époque ottomane, et qui ont été influencées dans plusieurs de leurs composantes par l'art turc, il existe aussi neuf Medersas, plusieurs Zaouia, Tourbas et Palais, qui ne manquent pas de nous rappeler dans certains de leurs éléments, les influences turques.

Mais si les apports andalous ont été dominants tout le long des quatres siècles qui ont devancé l'arrivée des Turcs, l'apport des Ottomans a été très significatif durant le XVIIe, XVIIIe et début du XIXe siècles.

Toujours est-il que ces influences ne furent pas les plus dominantes, en effet les autres influences andalou-mauresques, orientales (égyptienne surtout) de même que celles provenant de l'Italie et surtout les traditions locales ont eu leur part de présence dans les domaines artistique et architectural à Tunis. Ainsi les palais et les grandes demeures se distinguent par la richesse du décor qui est toujours représentée par le marbre (importé d'Italie - mais d'influence turque au XVIIe siècle.) et par les carreaux de céramiques parfois importés d'Italie mais surout fabriqués à Tunis, dans le quartier de Kallaline; les carreaux turcs sont presque inéxistants sauf dans la Mosquée de Sidi Mehrez et à la Mosquée Al Jadid. Un autre élément de richèsse est le bois sculpté ou peint d'influence andalou- mauresque, marocaine ou orientale (d'Egypte) et aussi italienne.

Tandis que le stuc, qui orne parfois systématiquement le haut des murs, que ce soit des patios ou des chambres, a été dès le début du XIIIe siècle, d'influence andalouse[4], puis avec l'arrivée des Ottomans le décor changea de motifs malgrè cette présence andalouse très importante.

Mais la présence des Ottomans en Tunisie a été très différente de celle des autres civilisations qui l'ont précédé telles que les Almohades et surtout les Andalous, car leur arrivée a été directement liée à une présence militaire et politique. Elle a et a été uniquement constituée par des soldats dont le nombre atteint à leur arrivée à Tunis les 4000 soldats.

Les Deys, nouveaux gouverneurs du pays ont essayé avec une certaine réussite de diffuser leur rite à partir de l'enseignement. C'est ainsi qu'ils bâtirent quelques mosquées et surtout des medersas et restaurérent celles qui étaient tombés en ruine, et les constituèrent en leg selon le rite suivi par la majorité de la Turquie : Le rite Hanefite, car la Tunisie a été toujours fidèle, avant l'arrivée des Ottomans, au rite Malikite.

Ainsi les nouveaux dirigeants de la province ont eu besoin de créer de nouvelles mosquées (pour la prière du Vendredi) afin que les soldats (dont le nombre était devenu très important), puissent se réunir dans le même lieu. Pour la même raison, la Mosquée almohade d'Al Qasbah fut restaurée en 992 H/1584 J.C, ainsi que celle des Khorassanide à la place du château en 1008 H/1599 J.C, et les deux furent constituées en leg selon le rite Hanafite. Plusieurs éléments nouveaux ont été ajoutés tels que l'introduction de La "Sedda " en bois pour les Khoudja, la chaire à prêcher prit un nouvel aspect, de même que la couverture du Mihrab etc...

Donc plusieurs éléments nouveaux furent introduit dans l'art et l'architecture de la province de Tunis, on les remarque dans les monuments à caractères religieux surtout dans les mosquées, les Zaouias,les Tourbas et les Medersas, mais aussi dans les monuments civils : tels que les palais et demeures d'une certaine importance.

Des éléments artistiques les plus significatifs d'origine turque, et qui marquent une rupture directe avec la tradition locale ont pu voir le jour.

Ainsi sur le plan strict de l'histoire de l'art, la Tunisie a largement profité des traditions et des goûts de ses nouveaux maîtres. En fait elle était réintroduite dans l'univers oriental.

4) Les premiers stucs que l'on retrouve dans la Médina de Tunis sont à la Mosquée de la Kasbah, qui a été bâtie en 1235 par Abû Zakaria, premier fondateur de la dynastie hafside .

Les Ottomans avaient en effet une conception du décor et du luxe que n'avaient pas leurs prédécesseurs. Du sol jusqu'au plafond ils tapissaient les murs de céramiques , leurs procèdés différent également de ceux de l'Ifriqiya.

Mais il ne faut point oublier l'importance de l'exode de plus de 80.000 moriscos chassés de l'Espagne en 1609 ; la tradition andalouse envahit tous les domaines de l'art et de la technique et la Tunisie se trouvait au point de rencontre de deux cultures, l'une orientale ottomane, l'autre occidentale andalouse.

C'est pour cela que la plupart des demeures du XVIIe s. ont été revêtues de carreaux de céramiques provenant de plusieurs pays. Par contre les murs des salles de prière des mosquées de Sidi Mehrez et celle de la rue des Teinturiers(1724) ont été revêtues de carreaux de céramique polychrome, avec un décor où est utilisé le rouge tomate typique des céramiques d'Iznik. L'usage des carreaux de ce genre dans une mosquée est étranger à la tradition tunisienne, il ne s'explique ici que par l'imitation des mosquées turques d'Istambul. Dans plusieurs monuments, on trouve des panneaux de céramiques comportant un arc en plein cintre brisé ou outrepassé à claveaux simples ou bicolores noir et blanc sous lequel se trouve un vase d'où s'échappent des rinçeaux et des fleurs, et au dessus de l'arc prend place une mosquée à coupoles et plusieurs minarets circulaires rappelant les mosquées d'Istambul.

Ces paneaux sont un genre nouveau sans précédant dans la céramique tunisienne.

Cet élément ne représente en fin de compte qu'une partie des influences ottomanes car plusieurs autres éléments firent leur apparition. On distingue :

1) La Cour ou le *çahn* qui enveloppe la salle de prières au nord, à l'est et à l'ouest, est un nouvel élément qui n'a jamais existé dans notre pays, ainsi on ne connaissait avant 1611 que la cour rectangulaire. Cette cour évoque celle de la mosquée de Piali Pascha, édifié à Istamboul en 1585.

2) Le Minbar maçonné, couvert de plaques de marbre et coiffé d'un baldaquin.

3) Le Mihrab couvert de plaques de marbre.

4) De nouveaux châpiteaux, inconnus avant l'époque ottomane qui n'ont pas subi l'influences turque, mais ayant ont vu le jour au cours de la période turque, certains historiens les dénomment ainsi. Ils comportent une volute, dans chaque angle et sont ornés d'un croissant, tandis que le corps est enrichi de fleurs de lys. Ces châpiteaux constituent un modèle très répandu au cours des XVIIe, XVIIIe et même au XIXe siècles.

5) L'existence du Mihrab dans la cour extérieure qui est une pratique inexistante dans la Tunisie pré-ottomane.

6) L'une des influences les plus marquantes de cet art ottoman, est le minaret octogonal muni de trois ballons et coiffée d'un lanternon, ce qui lui donne un cachet levantin. Ce nouveau type de minaret introduit par Youssef Dey en 1611 dans sa mosquée, a été adopté par les Beys Mouradites et Husseïnites dans les autres mosquées du XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, et le minaret de plan carré qui fut un élément clé de l'art de l'Ifriqiya pré Ottoman, a été pratiquement délaissé au profit des nouveaux minarets d'influence Turque.

7) La Tourba du fondateur de la mosquée fut rattachée à toutes les mosquées de Tunis, c'est seulement dans la mosquée de Sidi Mehrez qu'elle n'existe pas, vu que le fondateur mourut avant de l'avoir bâti, et il fut inhumé dans la Tourba de son père.

8) Certaines mosquées, surtout celle de Youssef Dey fondée en 1611 et celle de Youssef çaheb Ettabaâ remontant à l'an 1814, sont rattachées chacune à un complexe

socio-économique et culturel, ainsi on trouve avec la mosquée, une Medersa, un Kouttab, une Tourba (à la deuxième mosquée fut rattaché un bain Maure) et des Souks bâtis autour des deux complexes, à la même date que la mosquée.
Il est certain que parler de toutes les influences turques à Tunis reviendrait à parler de près de quatre siècles de présence ottomane dans notre pays, mais il serait très important de prendre un exemple typique de cette présence, celui de la mosquée M'Hammed Bey Al Mouradi, car on peut affirmer qu'au Maghreb musulman il représente le monument turc par excellence.

La Mosquée M'Hammed Bey Al Mouràdi[5]

On peut affirmer que c'est le monument turc le plus important au Maghreb musulman car si la présence des apports ottomans est très perceptible dans plusieurs autres monuments surtout à Alger[6], cette mosquée est considérée à juste titre comme la seule copie identique de ses grandes soeurs d'Istanbul[7] car elle épousa avec succès les formes extérieures que ces mosquées ont adoptées. Cela peut être dû au fait que les monuments de Tunis, n'ont pas connu le sort de ceux de l'Algérie, dont plusieurs éléments ont disparu à l'époque coloniale ; certaines mosquées ont même été converties en églises.
Seule la Mosquée de M'Hammed Ali à la Qalaâ du Caire a copié - comme c'est le cas de la Mosquée M'Hammed Bey - le modèle des mosquées turques. On peut considérer donc ces deux mosquées comme étant des monuments du monde arabe de pure style ottoman.
La Mosquée M'Hammed Bey est connu depuis sa création comme étant celle de Sidi Mehrez[8].

5) En ce qui concerne ce personnage: Cf. H.Khoudja *Dhail Bachaïer Al Iman*, Tunis 1976 - p.95

6) C'est surtout le cas de certaines mosquées d'Alger, telles que :
- Ali Bitchin (vers 1620)
- La Pecherie (1660)
- Ketchawa (édifice dans sa forme actuelle en 1794) etc...

7) Certaines ressemblances avec les mosquées d'Iznik ont été notées par Ekrem Hakki Ayverdi : *Osmanli Mimarizinin ilk devri*, Istambul 1966, p.323, fig.498.

8) Mehrez Ibn Khaalef est considéré jusqu'à nos jours comme étant le saint le plus important de la ville de Tunis, il a vécu au cours de la deuxième moitié du Xe siècle., et eut un rôle primordial dans la relance de la vie économique. Les sources le considérent comme étant le protecteur de l'importante colonie juive, à laquelle il assigna un quartier intramuros appelé la Hara, qu'ils habitèrent jusqu'à une date très récente. Cf.Paul Sebag , *L'évolution d'un Ghetto Nord-Africain La Hara de Tunis*, P.U.F - Paris 1959). Il fut donc très puissant et très vénéré par le peuple et respecté par les Zirides, Sultans de l'époque. De même, il fut l'un des piliers du Malékisme en Ifriqiya et a combattu les Fatimides jusqu'à leur disparition de tout le pays. Après sa mort en 411 H/1022, les habitants de la ville firent de lui le patron de la ville « Sultan de la Médina». Le mausolée fut restauré et rénové à maintes reprises par les sultans Hafsides puis par les Mouradites et après ce fut le tour des Beys Husseinides.La dernière restauration importante en date a été effectuée par Sadok Bey au milieu du XIXe siècle.
En ce qui concerne ce saint homme. Cf. Abù Tahar Al Farissi, *Manaqib Mehrez Ibn Khalef* publié par Idriss (H.R) PUF, Paris, 1959.

Ceci est dû uniquement à l'existence de cette Mosquée juste en face du mausolée du saint[9]. La mosquée portait au moment de sa création le nom de «La Mosquée Al Jadid» (neuve) , sa Khotba du vendredi est la 14ème des mosquées de la Médina de Tunis[10].
Le fondateur de la mosquée, M'Hammed Bey est un membre de la famille Mùradite, il commença les travaux en 1104 H/1692[11], mais la mort le surprit en 1108 H/1696, avant l'achèvement de l'édifice ; et c'est son frère Romdhane Bey qui poursuivit sa construction, mais il connut lui aussi le même sort que son frère, et fût assassiné avant d'avoir terminé le Minaret[12].
La Mosquée bâtie, aucun successeur sur le trône de Tunis n'osa terminer la construction de son Minaret[13], dont la base se trouve encore à l'angle nort-est du monument, car la tradition laisse croire que celui qui termine un Minaret commencé par un autre, trouve une mort rapide et violente[14]. Cette superstition demeura, puisqu'on remarque la même chose dans deux autres monuments[15].
Au dessous de cette Mosquée, nous trouvons un Oratoire de quartier remontant à l'époque hafside, c'est un monument de petite dimension , connu sous le nom de Mesjed El Fellari[16].

9) Ceci démontre que le prestige du saint demeura très vivace, même sept siècles après sa mort ; ainsi les Beys Mùradites en construisant la mosquée devant le mausolé du saint, ont essayé de s'attirer l'estime des habitants et ont essayé en même temps de diffuser le culte Hanafite, culte officiel des Sultans ottomans, ce qui aurait contribué à affirmer leur autorité sur le pays.

10) Une Medersa se trouvait près du mausolé de Sidi Mehrez, elle fut bâtie par le Sultan Abù 'Amr Othman en 844H/1441 J.c . Elle a été citée par Ibn Achammaâ *Al Adilla*, p.159 et Zarkachi dans *Tarikh Addaoulatain*, p.136
La Medersa existait encore à l'époque où Ibn Abi Dinar écrivait son *Mù'Unis* en 1092H/1681, p.156. De même Al Wazir Assaraj nous informe dans son livre " Al Hùlal " qu'à son époque elle était en ruine t..1, 4ème partie, p.1083.

11) Toutes les sources nous ont fourni cette date comme étant celle du début des travaux, et affirment que le fondateur est bel et bien M'Hammed Bey Al Mùradi, tandis que l'eminent Historien de l'art Lucien Golvin affirme que le premier fondateur est Hammoùda Pascha (1631-1659) - qui a construit sa propre mosquée en 1656- Nous ne connaissons point les sources qu'il a pu consulter, mais il est fort possible qu'il a confondu entre la mosquée bâtie par Hamouda Pacha à Sidi Ben Arous, et celle de Mohamed Bey..
Cf. Lucien Golvin : Le Legs ottoman dans le domaine artistique en Afrique du Nord , *R.O.M.M.*, 39, 1, 1985-1, p.207.

12) Les deux fondateurs constituèrent en legs selon le rite Hanafite, plusieurs terres agricoles, maisons, boutiques etc...en faveur de la Mosquée, on en trouve une liste sur un cahier des archives de l'Etat Collection -D-.

13) A la fin du XIXe siècle(1899), la commission du waqf décida la destruction de la partie déjà construite du minaret, seule la base sera gardée.

14) Ce fut le cas de Romdhane Bey.

15) Ainsi le minaret de la Mosquée Saheb Ettabaâ au quartier de Halfaouine bâti en 1814, ne sera terminé que dans les années 1970. Tandisque le minaret de la Medersa Al Husseïniya Al Kubra connut le même sort que celui de la Mosquée de Sidi Mehrez et ne sera jamais terminé.

16) L'oratoire est fondé par Ibrahim El Fellari, mort en 1039 H/1629. Cf. M. Ibn Al Khouja, *Ma'alim Al Tawhid*, p.188.

Cet oratoire a servi comme école coranique(Kouttab) et puisque aucun autre minaret ne fut bâti dans la mosquée, on utilisa le Minaret déjà existant et appartenant à l'oratoire El Fellari. Ce Minaret n'a aucun lien avec la Mosquée, car comme on le verra toutes les parties de la Mosquée sont d'influence Ottomane, tandisque le minaret a une base carrée, d'origine andalou-mauresque[17].

Description Architecturale
L'entrée

On peut accéder à la mosquée à partir d'un grand escalier ouvrant sur la porte Est, tout juste devant la Zaouiya de Sidi Mehrez. On peut y accéder aussi à partir d'une deuxième porte moins importante que la première et qui ouvre sur la partie Nord (Rue Dh'hab). Une troisième entrée se trouve dans la partie Sud Ouest, elle est utilisée uniquement par l'Imam et les employés.(telsque les Waqqadas). On remarque que la porte principale ouvrant sur le Souk - qui représente un axe principal de la Médina - est arquée, ce qui ne diffère guère de la plupart des monuments religieux ou civils de la même époque.

Salle de prière

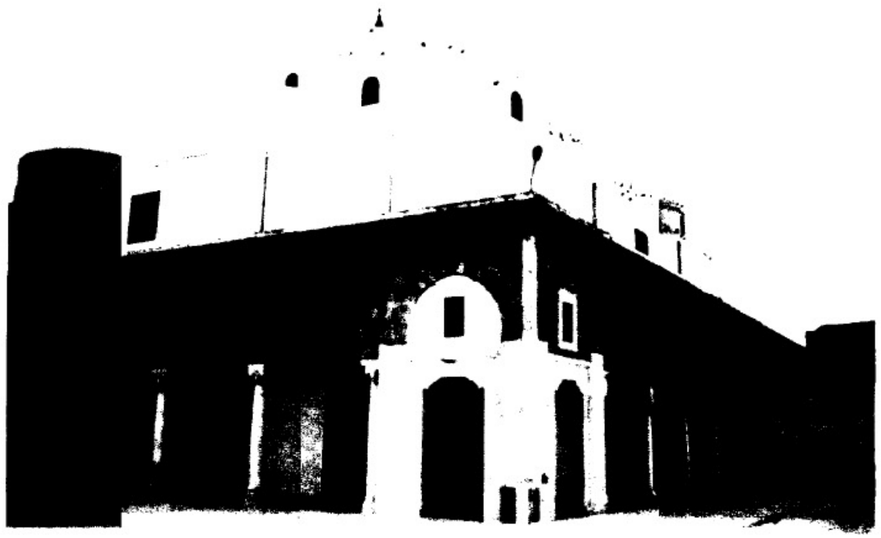
La Mosquée est construite suivant un plan rectangulaire - 70 mètres de longueur sur 47 mètres de largeur - Tandis que la salle de prière a un plan totalement différent de celui rectangulaire des autres mosquées de Tunis, ce plan est en général plus large que profond.
La mosquée de Sidi Mehrez offre un plan carré, de 32 mètres de côté ; sa surélévation qui est dûe au fait que la mosquée comporte deux oratoires superposés[18].
Comme dans les Mosquées d'Istanbul, on retrouve dans cette salle de prière, quatre énormes piliers, de forme carrée et d'environ 1,50 m de côté, reliés entre eux par quatre arcs en plein cintre, qui constituent la base carrée, supportant la coupole principale.

Le plafond est donc constitué au centre par une vaste coupole hémisphérique sur pendentifs à laquelle sont adossées de chaque côté une demi coupole inscrite dans un rectangle de 11,5m de longueur sur 6m de largeur. Tandisque dans chaque angle se dresse une coupolette, plus basse que le reste de l'ensemble et reposant sur un carré de six mètres de côté. C'est la grande originalité de cette salle de prière car nous sommes habitués à retrouver une forêt de colonnes et de chapiteaux dans toutes les salles de prière des autres mosquées de Tunis.
De l'extérieur, nous remarquons la superposition des dômes de la grande coupole hémisphérique, surmontée par les trois boules et le croissant, symbole de l'Empire ottoman et

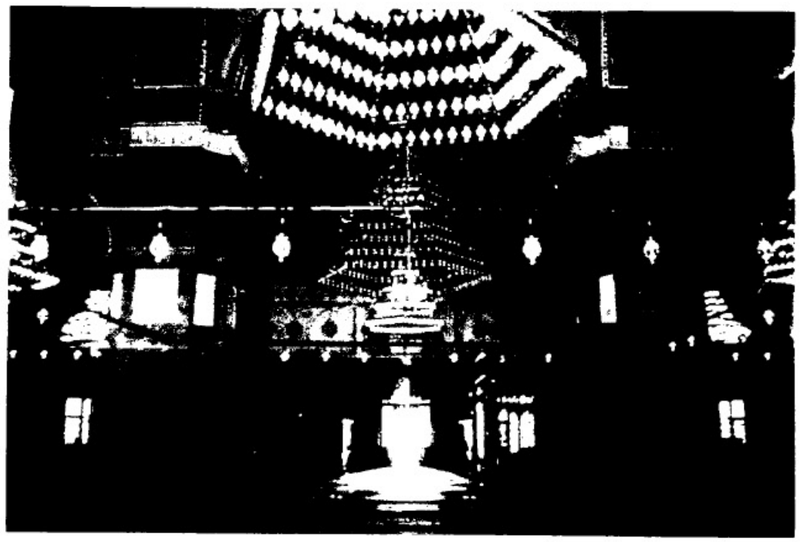
17) Le premier Minaret d'influence andalou-mauresque, est celui de la Qasbah de Tunis (627-630 H/1229-1232 J.C) . Il constitue une copie des minarets déjà existant au XIè et XIIè siècles au Maroc et en Andalousie : La Koutoubiya de Marrakech, la Mosquée Hassen à Ribat et la Giralda à Seville, on continua à bâtir à l'époque Hafside le même style de minaret à base carrée. Même le Minaret de la grande Mosquée de Tunis est de même style .

18) C'est le cas des autres mosquées bâties à l'époque Ottomane : Youssef Dey, Hamouda Bacha et celle de Youssef Saheb Ettabaâ, qui sont toutes surelevées. La dénivélation du sol de la Médina de l'Ouest vers l'Est joue un très grand rôle dans cette surélévation, que l'on constate aussi dans d'autres mosquées tel que la Zitouna et la Mosquée El H'leq etc...

qui ont été ajouté aux minarets des autres mosquées remontant à l'époque pré-ottomane. C'est toute cette perspective - de superposition de dômes qui nous fait évoquer l'influence de l'art et de l'architecture turcs[19].



La salle de prière de l'extérieur : Superposition des dômes

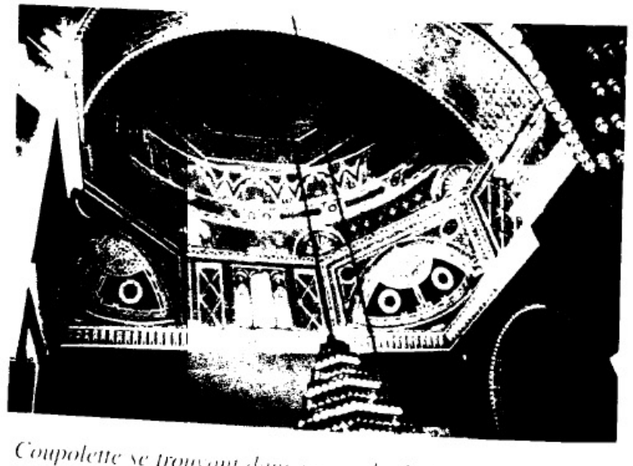


Vue générale de la salle de prière

19) Le tambour sur lequel repose la base de la calotte est percé par huit fenêtres à vitraux, tandis que chaque coupolette est percée par quatres fenêtres. Une partie octogonale établit la transition entre les parties supérieures de la coupole et le tambour carré de la base.

Galerie nord de la salle de prière

Entrée donnant sur la galerie nord



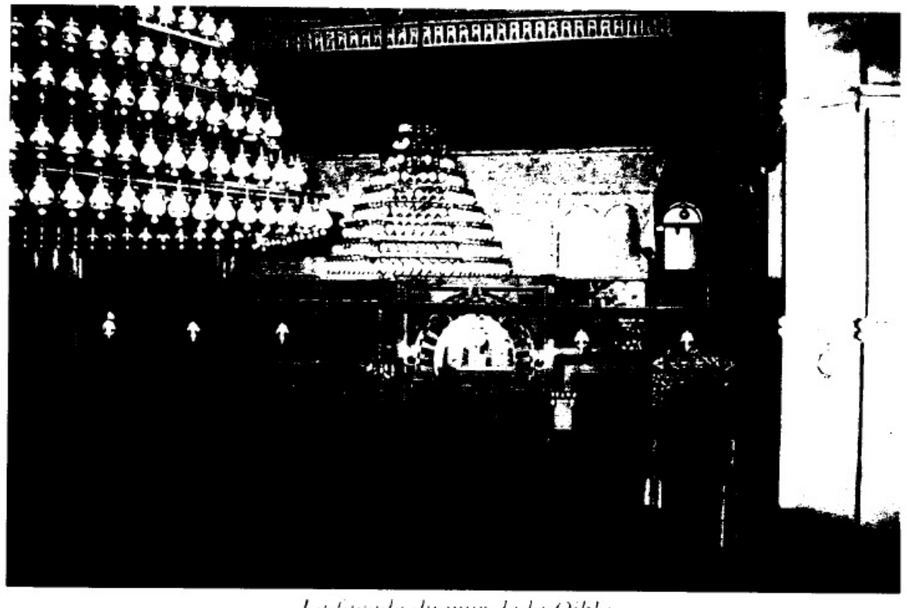
Coupolette se trouvant dans un angle de la salle de prière

Façade du mur de la Qibla

Elle est constituée par des divisions verticales et d'autres longitudinales. Ces dernières sont au nombre de trois :

- Une première partie en bas contient des plaques de marbre, et des carreaux de céramiques.
- Une deuxième partie recouverte par du stuc
- Le mur se termine par une partie nue.

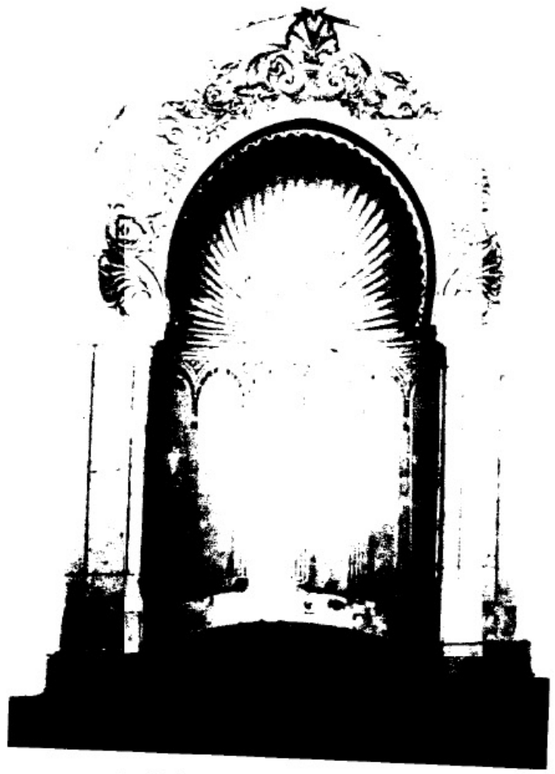
La partie d'en bas est formée par plusieurs divisions verticales, au milieu desquelles se trouve le Mihrab entouré des deux côtés par une fenêtre, en haut duquel existe un revêtement de carreaux de céramiques de provenance d'Iznik[20], dont les couleurs très vives, se distinguent par l'élégance de leurs motifs et décors de vigétaux. Nous constatons dans les deux extrémités de ce mur un même système , tandisque la céramique est ici d'origine andalou-mauresque.



La façade du mur de la Qibla

Nous remarquons aussi, que les piliers et les piédroits sont revêtus par des plaques de marbre, de carreaux de ceramiques et du stuc, selon le même système déjà remarqué au mur de la Qibla, mais avec l'interpénétration de quelques éléments spécifiques, telsque les cavets qui divisent les piliers et les piedroits en quatre parties verticales. Le reste des murs adopte le même classement vertical, et emploie les mêmes matières décoratives, mais avec un système qui lui est particulier et qui est longitudinal dans le côté bas, ceci en tenant compte de l'emplacement des portes et des fenêtres. En haut des portes et des fenêtres existent cinq claustras qui sont entourés de stuc.

20) C'est l'un des rares monuments de Tunis dans lequel on trouve ce genre de carreaux de céramiques provenant d'Iznik, et c'est seulement dans la Mosquée Al Jadid bâtie par Hassin Ibn Ali fondateur de la dynastie Husseïnide en 1727 qu'on retrouve ce genre de carreaux de céramique.



Le Mihrab extérieur au çahn est

Les Galeries

Les portiques donnant sur la salle de prière, la contournent à l'Est, au Nord et à l'Ouest, formant ainsi une chaîne continue d'arcatures, portées sur des colonnes de marbre blanc à châpiteaux dit « Turcs »[25].

Le portique Sud-Ouest flanquant le mur de la Qibla est constitué de trois arcs, et celui du Sud-Est de quatre. Tandisque les deux portiques Est et Ouest se ressemblent et sont constitués chacun de cinq arcs ; Le plus important est celui du Nord, qui a sept arcs.

La partie haute de ces portiques a été recouverte par la pierre friable d'Al Haouaria, de couleur jaune-Ocre, tandis que les angles ont été recouverts de pierre en Kaddal à la couleur rose considérée comme un marbre local de seconde qualité.

25) Pour Georges Marçais : ce genre de châpiteaux a été influencé par les chapiteaux hafside en même temps que par les chapiteaux corinthiens, et il a été préparé spécialement pour la Tunisie au Sud de l'Italie. Cf. G. Marçais, *Manuel d'Art Musulman*, Paris 1927, p.904.

La galerie est

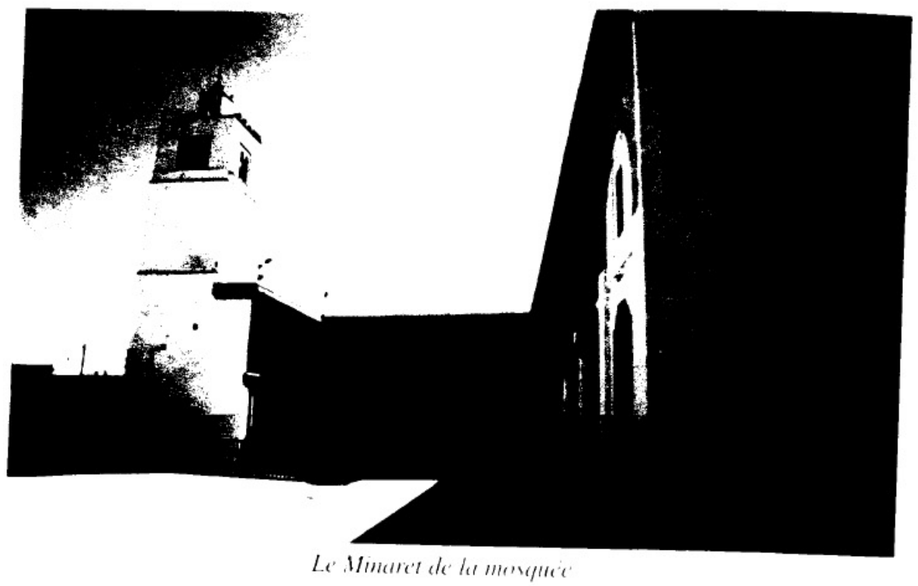
Le Minaret

D'habitude, les mosquées bâties à l'époque turque contiennent un minaret de forme octogonale - Nous avons déjà expliqué la cause de la non existence de ce genre de Minaret à la Mosquée M'Hammed Bey -

Ainsi à partir du début du XVIIè siècle, ce minaret de forme octogonale très diffusé en Turquie et avant elle en Egypte, en Syrie et au Liban a été introduit à Tunis ; le premier qui nous est parvenu est celui de la Mosquée Youssef Dey, on retrouve le même genre dans celles de Hammouda Pacha et de Youssef çaheb Ettabaâ qui n'a été terminé que dans les années 1970.

Le minaret de forme octogonale, n'existait donc pas dans la mosquée M'hammed Bey, seule sa base a été bâtie et continue à exister de nos jours.

Mais on remarque que les minarets de forme octogonalede la ville de Tunis, ne sont en aucun cas conforme à ceux d'Istambul, car ces derniers ont un fût plus mince et plus élancé, de même que les matériaux de constructions qui sont très différents, puisqu'on a employé à Tunis, les briques pleines et cuites, tandis que la base est recouverte par des plaques de pierre en Kaddel.



Le Minaret de la mosquée

Le Minbar

La chaire à prêcher nous révèle la date de sa construction : 1116 H/1704. Et c'est l'un des éléments essentiels ,dont la morphologie a été complètement changée dès le début de l'époque turque, puisque les premiers Minbars de l'Ifriqiya étaient constitués uniquement de bois, et que l'on pouvait faire déplacer. Le plus ancien Minbar qui nous est parvenu dans le monde musulman est celui de la mosquée de Okba Ibn Nafaâ à Kairouan (248 H/863 J.c) puis celui de la mosquée Ezaitouna à Tunis (250 H/865 J.c) et on continuait à fabriquer des minbars en bois jusqu'a l'arrivée des turcs ottomans.

On sait que l'Egypte mamlouke et quelques autres pays musulmans ont connu les chaires à prêcher construites en pierre et revêtues de marbre polychrome. La Turquie ottomane a elle aussi choisi ce modèle, et elle influença pour sa part Tunis qui adopta ce genre de Minbar dès l'an 992 H/1584, car les nouveaux maîtres du pays décidèrent de changer la chaire à

Le Minbar

prêcher en bois de la Mosquée almohade de la Kasbah par un minbar fixe et construit en pierre revêtue de marbre[26].

Les autres mosquées construites plus tard, ont adopté le même genre de Minbar y compris la mosquée M'Hammed Bey,dont la chaire à prêcher comprend quatorze marches. Deux colonnettes à châpiteaux turcs supportent un arc au devant du Minbar et nous retrouvons une inscription sur cet arc : « Dieu est Unique et Mohamed est son prophète».

أشهد أن لا اله إلا الله و أشهد أن محمد رسول الله

Les Arcs

Deux genres d'arcatures prédominent dans cette Mosquée :

- Le premièr genre est en plein cintre dans la salle de prière, il soutient les coupoles.

- Le deuxième genre d'arcatures est en fer à cheval[27], on le retrouve surtout dans les portiques et surmontant les portes principales de la salle de prière ainsi que le Mihrab et le Minbar.

Les arcs de la façade principale retombent sur les colonnes par l'intermédiaire d'impostes en forme de parallélépipèdes et ceci afin de surèlever les arcs et leur donner plus d'importance. Tandis que les arcades latérales reposent directement sur les châpiteaux.

Les Colonnes

Les colonnes en marbre blanc n'existent qu'à l'extérieur de la salle de prière[28]. Elles ont un rôle constructif, et reposent directement sur des bases octogonales à côtés concaves. La hauteur des futs est inégale, et afin d'obtenir la même hauteur au niveau des arcades, on a été obligé de donner des hauteurs inégales aux différentes bases des colonnes.

Les Châpiteaux

Une vaste gamme de châpiteaux de marbre existent surtout dans les portiques de la mosquée. Cependnt trois types attirent l'attention.

a) Les châpiteaux dit turcs, qui ont vu le jour à cette époque, comportant quatre feuilles d'acantes qui forment aux angles des enroulements sous forme de volute, et au dessus desquelles se développent quatres feuilles plus petites. Ces chapiteaux sont au nombre de 22.

b) Les châpiteaux hafsides sont les chapiteaux tunisiens les plus simples. Chaque châpiteau comporte quatre feuilles lisses se terminant en pointe et divisées en quatre petites feuilles au sommet arrondi, dans certains cas ces quatres feuilles sont remplacées par des rainures.Ces châpiteaux sont beaucoup moins nombreux que les précédents, on en trouve trois seulement.

---

26) C'est le même cas pour la Mosquée Al Qsar en 1008 H/1599

27) La Tunisie resta toujours fidèle à l'arc en fer à cheval, on le trouve déjà à l'époque aghlabide, cette tradition continuera jusqu'à nos jours ; ainsi on retrouve ce genre d'arc dans plusieurs monuments de la ville de Tunis.

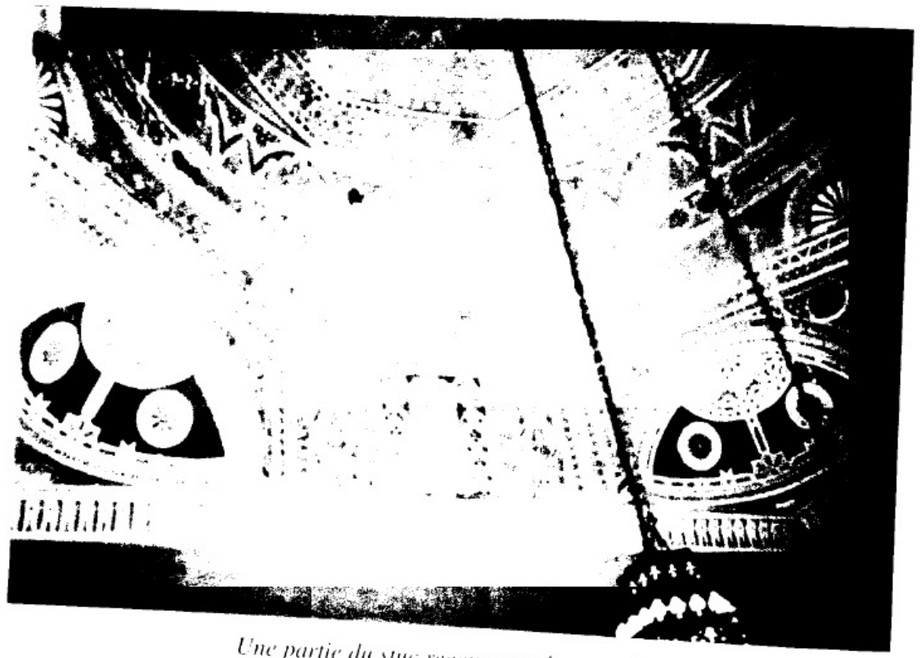
28) A l'intérieur on ne retrouve que quatre colonettes, deux encadrent le Mihrab, et deux autres encadrent l'arc du Minbar.

c) Les chapiteaux Andalous mauresque, qu'on trouve sur les colonnes du Mihrab et ceux du Minbar. Ces chapiteaux sont connus par leur décor Serpentiforme et par le décor floral du sommier[29].

Les Eléments de décoration

1- Le Stuc ou *Nakcha H'dida* :

Le plâtre ciselé est l'un des éléments les plus répandus dans la décoration des monuments religieux et civils en même temps. Dans cette mosquée nous constatons l'existence de deux courants d'influence, le premier est d'origine andalou-mauresque qui se caractérise par la prédominance des éléments à motifs géométriques représentés surtout par des réseaux de galons étoilés, constituant les frises, la calotte du Mihrab et le claustrum.



Une partie du stuc recouvrant la coupole

Le deuxième courant est d'origine turque, il est constitué par des panneaux où dominent certains éléments tels que les vases, les fruits de pins, les étoiles etc...Le mur de la qibla, surtout la zone du Mihrab et les parties hautes des murs monopolisent, la majorité de cette décoration. Les rinçeaux et les fleurs ont été colorés en noir, tandisqu'on les retrouve dans d'autres monuments peintes en couleur blanche. Les coupoles de cette

29) Ce genre de chapiteaux n'est pas très répandu à Tunis, le premier spécimen se trouve à l'intérieur de la coupole de la Mosquée de la Kasbah, ce genre de chapiteaux existe à l'entrée de Souk El Kmach. Mais on retrouve d'autres chapiteaux dans Midhat Assoltan et dans le Mausolé de Sidi Kacem Al Jalizi dans le Mausolée de Sidi Ibn Arous(XVe s.) de même de très beaux chapiteaux andalous se trouvent dans Dar Othman (XVIIe s).

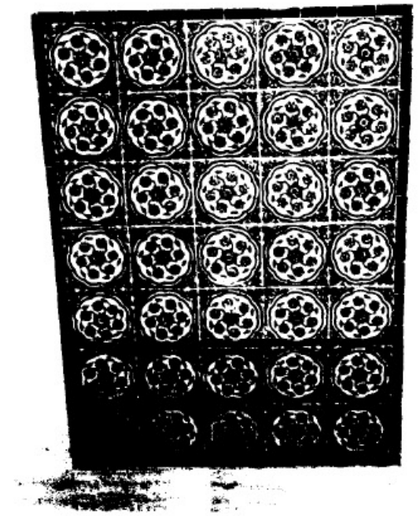
mosquée n'ont été revêtues de stuc que tout dernièrement, lors des travaux de restauration entrepris de 1978 à 1980 par l'Institut National d'Archéologieet d'Art .

2- Les Carreaux de Céramique :

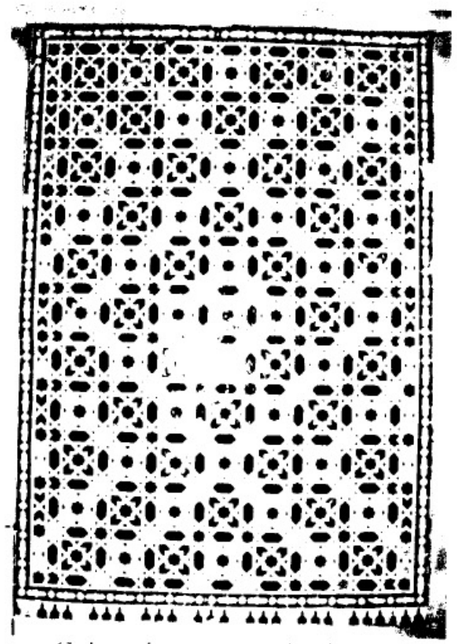
Comme cela a été le cas pour le stuc, les courants d'influence pour les carreaux de revêtement sont de deux provenances : le premier est andalou-mauresque, le deuxième, le plus important est turc.

Ainsi les carreaux de céramiques de revêtement, d'influence andalou-mauresque sont assemblés en des galons de céramiques qui prennent des formes géométriques, dominés par les galons étoilés - d'incrustation simple - et dont les couleurs ne sont pas très variées (jaune, bleu, noir et blanc). Elles revêtent surtout les murs .

Les carreaux de céramique d'origine turque sont représentés par de nombreux spécimens dont nous remarquons surtout les carreaux où la prédominance des formes végétales telsque les rinçeaux des fleurs et des feuilles sont très proches de la nature, et où domine la couleur verte ; mais on trouve aussi le rouge tomate très répandu dans la production importé d'Iznik et qui caractérise l'Anotolie. Ces carreaux revêtent certaines parties du mur de la qibla, ainsi que les autres murs, mais ils revêtent aussi les parties centrales des quatres piliers et des contreforts.



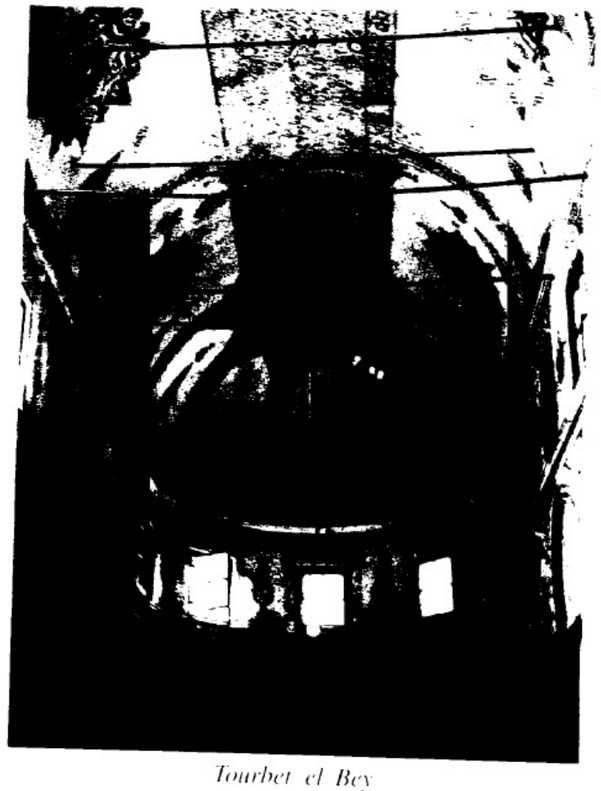
Carreaux de céramique provenant d'Iznik



Galons de mosaïque d'influence marocaine

La Tourba

L'un des éléments que les Turcs ottomans ont fait introduire dans les mosquées de Tunis est l'édification de la Tourba du fondateur, au sein de la Mosquée[30]. Ainsi fut le cas de Youssef Dey puis de Hammouda Pacha. C'est aussi le cas de Hassine Ibn Ali fondateur de la dynastie Huseïnite, et enfin celui de Youssef çahib Ettabaâ ; chacun d'entre eux fut inhumé avec les membres de sa famille dans une tourba qu'il a déjà fondée dans sa mosquée. Mais tel ne fut pas le cas du fondateur de la Mosquée M'Hammed Bey mort avant d'avoir terminé la construction, malgrè le fait qu'il a déjà, avant sa mort, constitué en legs certains waqf sur la tourba qu'il comptait bâtir dans la mosquée.

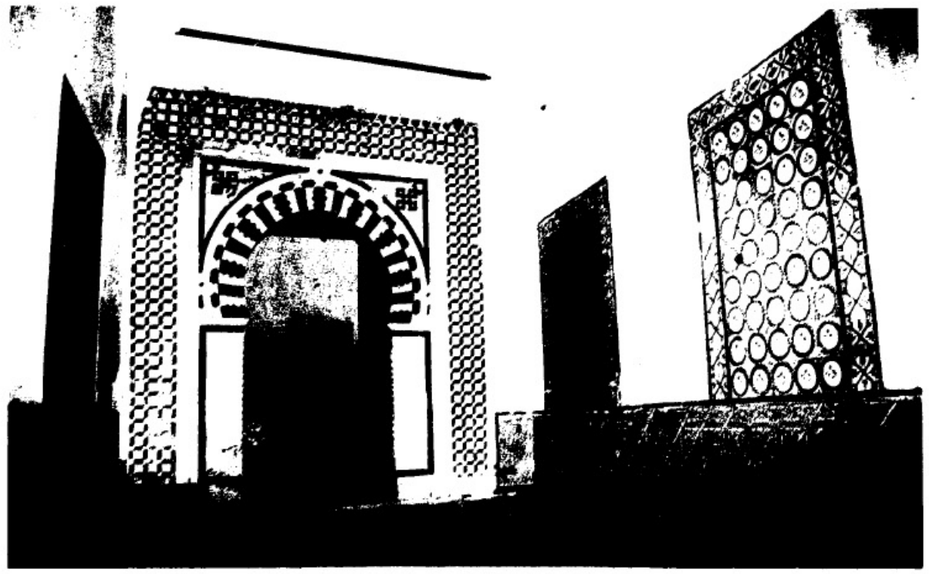


Tourbet el Bey

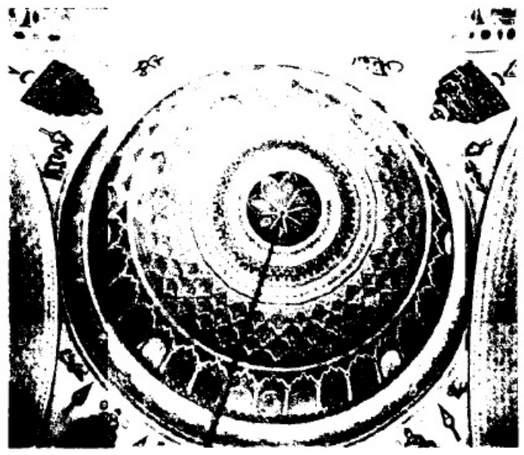
On ne trouve pas d'autres mosquées d'influence turque directe en Tunisie, en dépit de l'existence de certaines mosquées - notamment celle de Youssef Dey (1021 H/1612 J.c) de Hammouda Pacha (1066H/1655 J.c), la Mosquée Al Jadid(1139 H/1727 J.c) et celle de Youssef çaheb Ettabaâ (1229 H/1814 J.c) qui comportent plusieurs éléments et détails qui attestent l'influence de la Turquie ottomane.

30) L'inhumation du fondateur dans sa mosquée ou dans sa Medersa a été connue à Tunis dès l'époque Hafside. Cette influence orientale qui nous est parvenue de l'Egypte a été introduite par le Hajib Ibn Tafragin.(milieu du XIVe s). puis connaissons le cas du Kaid Nabil Ibn Abu Kattaya. Mais ce genre d'inhumation ne sera répandue qu'à partir du XVIIe s.

Malgrè cela, la Tourbet El Bey, considérée à juste titre comme étant la plus importante Tourba de la Tunisie ,bâtie par Ali Bey II fils du fondateur de la dynstie Husseïnite avant 1191 H/1777, a été directement influencée par le style architectural de la Mosquée M'Hammed Bey ; contenant huit pièces couvertes chacune par une coupole. La pièce la plus importante est la principale où sont inhumés les Beys qui ont régné. De forme carrée, elle est de même style que la Mosquée Sidi Mehrez, avec quatre piliers d'environ 1,20m de côté, reliés par quatre arcs plein cintres qui constituent la base carrée de la coupole centrale sur pendentifs. Le passage du carré au tambour se fait par le biais de pen-



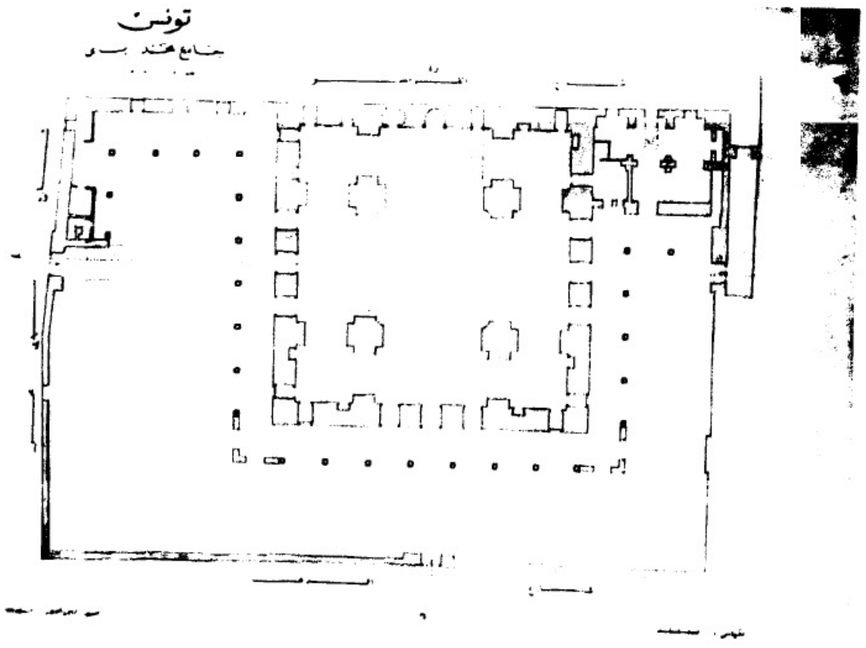
L'entrée de la Tourba

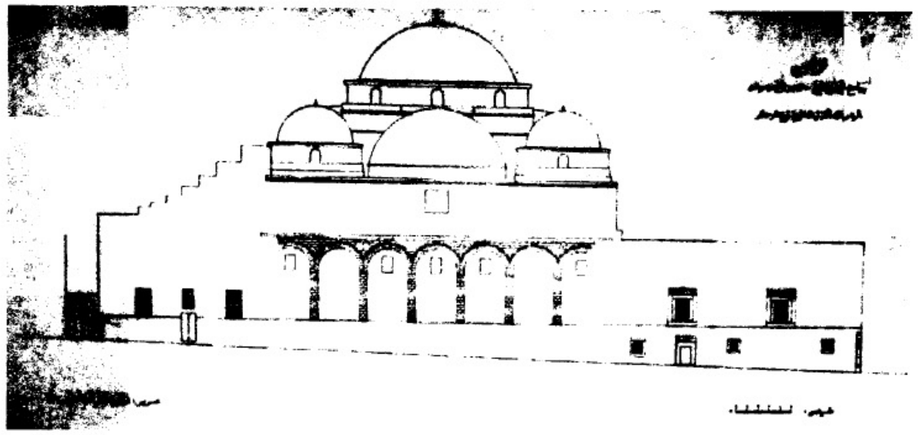


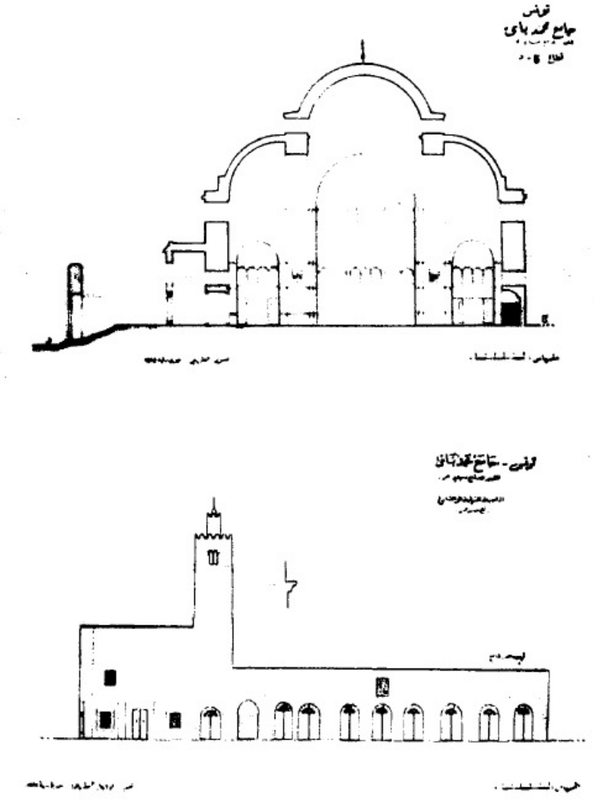
La coupole centrale

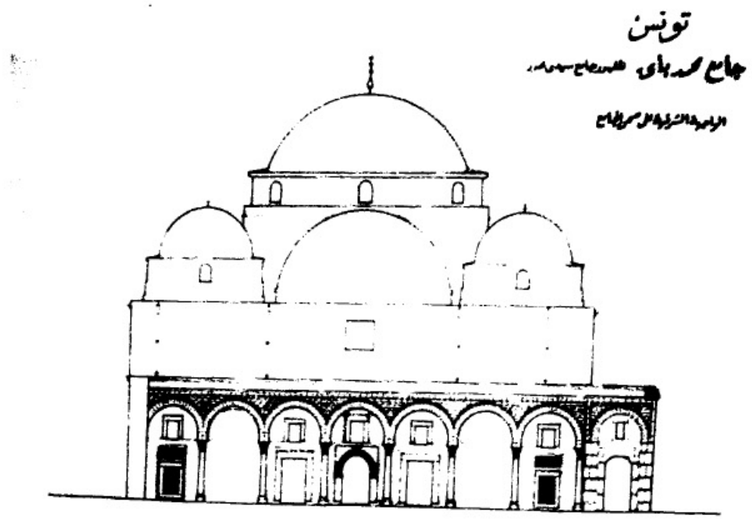
Emplacement réservé aux Khouja

dentifs, le reste dela surface est constitué par quatre demi-coupoles qui bordent la coupole centrale des quatre faces, tandis que les quatre coupoles plates sur tambour cylindrique marquent les angles du carré. On peut considérer ce monument comme étant le seul à être influencé directement par la Mosquée Sidi Mehrez.



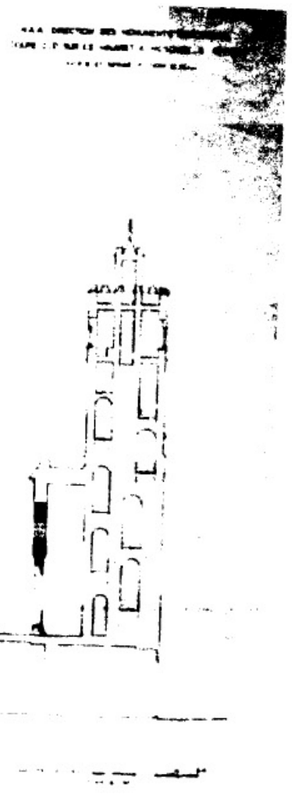






Conclusion

Si les autres mosquées fondées à l'époque ottomane ont été influencés dans certains de leurs éléments par l'art et l'architecture turcs, la Mosquée de M'Hammed Bey a été pour sa part influencée directement dans son architecture par les mosquées d'Istambul, même les carreaux de céramique ont été importés d'Iznik. Ainsi un heureux mariage entre les influences turque et l'art local a enfanté un des plus beaux monuments de Tunis.



UN PAYS OUVERT, UNE CULTURE COMPLEXE*

Samira Gargouri-Sethom

Est-il possible de présenter la culture tunisienne en quelques lignes ? Notre petit pays possède une culture millénaire, riche d'apports civilisationnels multiples. C'est certes banal de dire que l'histoire comme la position géographique de la Tunisie orientent la culture tunisienne d'aujourd'hui, comme elles l'ont façonnée hier. Africains, Méditerranéens, nous sommes de religion musulmane et de langue arabe tout en étant plus proche géographiquement de l'Europe qui nous attire que de l'Orient dont nous partageons la culture.

Rien ne traduit de manière plus palpable la complexité de la personnalité tunisienne que la configuration des villes : Tunis, Sousse, Sfax, Mahdia, Kairouan etc... toutes villes doubles, bicéphales : une médina jouxtant une ville moderne, les deux vivant en symbiose, l'une complétant l'autre, ne se tournant jamais le dos malgré la différence de leur structure et de leur configuration.

La ville moderne envahit l'espace. La ville ancienne, enfermée dans ses remparts et respirant par ses portes, vit de manière intense. Tout en résidant en majorité dans les quartiers nouveaux, les Tunisiens n'oublient pas la médina où ils se rendent comme en pèlerinage s'ils n'ont pas besoin des parfums, épices ou tissus introuvables hors des échoppes centenaires des souks.

La médina, c'est ce que le Tunisien prend le temps de visiter avec l'ami étranger pour lui faire découvrir la complexité de sa culture. Elle est aussi le studio privilégié du cinéaste et le cadre favori des romans et nouvelles que Tunisiennes et Tunisiens réalisent et écrivent aujourd'hui.

Ceci pour dire que villes modernes et médinas sont une composante à part entière de la personnalité tunisienne. Projection de cette personnalité dans l'espace, elles racontent

* Communication faite à l'occasion du séminaire pour la formation des guides de tourisme organisé par le Ministère du Tourisme et de l'artisanat en 1997.

l'histoire et illustrent comme un livre d'images l'évolution sociale du pays tout entier.
Si les médinas sont aujourd'hui envahies par les touristes et que les commerçants proposent des marchandises autrefois inconnues, c'est que le tourisme occupe une place importante dans l'économie du pays.

Si les boutiques de prêt-à porter, très nombreuses dans les villes modernes, sont presqu'absentes des médinas où prospèrent par contre, magasins de tissus et merceries c'est pour répondre aux besoins d'une population féminine aux occupations différentes. Les femmes qui travaillent dans les bureaux implantés sur les avenues rectilignes des villes nouvelles n'ont guère le temps de flaner dans les ruelles ombragées des médinas à la recherche des tissus qui leur permettront de se faire les robes à leur goût. Les boutiques de confection, dont le nombre progresse de manière spectaculaire, leur proposent tous les types de vêtements adaptés à leur mode de vie. Les mêmes femmes n'hésitent cependant pas, dès qu'elles disposent de quelques jours de vacances à se rendre en médina pour découvrir les tissus élégants, les paillettes et autres garnitures nécessaires à la confection des toilettes qu'elles portent à l'occasion des multiples festivités estivales.
Si les bijoux dont la fabrication et la vente étaient autrefois cantonnées dans deux souks spécialisés, le souk El Berka et celui des orfèvres, se répandent aujourd'hui dans d'autres artères, c'est que les Tunisiennes, toutes modernes qu'elles veulent être restent, comme par le passé, attachées aux bijoux dont le rôle dépasse de loin celui de simples objets de parure qu'habituellement on leur reconnait.

La médina doublée d'une ville nouvelle, c'est le Tunisien qui se veut moderne mais qui reste profondément attaché consciemment ou non à sa culture traditionnelle.
A l'image du pays qui aspire à la mondialisation, villes modernes et quartiers nouveaux au tracé programmé par les urbanistes entourent de toute part les médinas qui se réduisent à de petits rectangles colorés sur les gigantesques plans d'aménagement des villes. Référence nécessaire, mémoire toujours respectée, elles continuent à être l'un des coeurs battant des villes tunisiennes.

La dualité de la culture tunisienne que l'espace urbain reflète de manière si pertinente est perceptible à tous les niveaux de la vie quotidienne : comportements individuels, manière de se vêtir, de se nourrir ou de meubler sa maison, célébrations des fêtes et mariages etc...
Passons en revue quelques uns parmi les aspects significatifs de la vie quotidienne et des arts traditionnels.

Le costume

Tunique - souriya mouechma - Rafraf[1]

Abordons en premier lieu le costume qui est tout à la fois une manière d'être, un art de vivre et un savoir- faire reposant sur des acquis millénaires. Tout en répondant à un besoin naturel, se couvrir et se protéger, le costume reflète des règles religieuses et repose sur des techniques de tissage, de confection et d'ornementation propres à chaque pays.
Prenant sa source dans l'antiquité, le costume des Tunisiennes s'est enrichi et transformé tout au long des siècles pour devenir aux XIXe - XXe s. d'une grande complexité et d'une particulière richesse dans les villes et plus encore dans les villages où l'on trouve aujourd'hui encore des vêtements très originaux par le raffinement de l'ornementation et la diversité des composantes.

L'on a tendance à distinguer le costume des Tunisiennes en deux types fondamentalement différents. Les costumes drapés des femmes de la campagne et ceux coupés-cousus, apanage des citadines et villageoises. L'oeil plus averti décèle très vite l'inexactitude d'une telle division car, s'il est vrai que la pièce maîtresse des vêtements ruraux est le drapé-robe et que la tunique droite demeure la base du costume citadin, le port de l'un n'exclut pas celui de l'autre de même que plusieurs pièces secondaires et certains accessoires sont communs aux deux secteurs.

Vêtement drapé - beskri-Jerba[2]

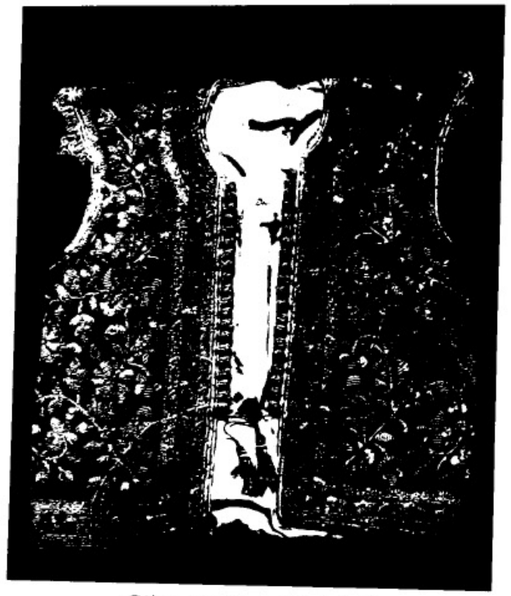
Il serait donc plus approprié de dire que le costume traditionnel des Tunisiennes se compose de deux pièces essentielles : la tunique coupée-cousue et la robe sans couture, faite d'un long rectangle de tissu que les femmes drapent autour de leurs corps à l'aide d'une ou de deux fibules et d'une ceinture nouée sur les hanches. Une multitude d'autres pièces dont les gilets, les chemises, les pantalons, les caftans et les coiffes, complètent les tenues vestimentaires féminines et permettent aux femmes, en jouant sur les tissus, les couleurs, l'ornementation de créer des modes régionales, voire locales, bien individualisées.

---

1) Cette tunique en cotonnade richement brodée de laine multicolore fait partie des nombreuses tuniques que les Rafrafiennes comptaient dans leur trousseau. Leur présence en nombre relativement important chez les marchands des souks de Tunis témoigne de l'abandon progressif du costume traditionnel(Collection du Musée National du Bardo).

2) Ce rectangle de coton de près de 3,50m/1,50m, décore sur les bordures de motifs géométriques en argent et soie est tissé par les artisans de Tunis, Mahdia et Hounit Souk. Son nom change selon les endroits où il est porté. Appelé *beskri* à Jerba on le désigne par le terme rda à Mahdia et à Gabès. *Rda* et *beskri* sont des vêtements de mariage et de cérémonies (Collection. Musée National du Bardo).

Coupées généralement sur le même patron, droit, coutures sur les côtés, avec ou sans manches, plus ou moins long, les tuniques ne sont pas pour autant identiques. La tunique de mariage des Nabeuliennes qui, par la richesse de son décor semble taillée dans une feuille d'or, diffère de celle de Hammamet où



Gilet - farmla - Mahdia[3]

Châle de tête - taajira - Sud du pays[4]

alternent le brocart, la soie et la broderie comme de celle de Monastir où de Sousse où une broderie au fil d'or en relief se détache sur un fond de velours rouge sombre ou vert.

Les Tunisiennes ont inventé une multitude de tuniques, *qmajja*, *souriya*, *dokhla*, *jebba*, qu'elles utilisent selon les matières, comme vêtements de dessus ou de dessous. A Hammamet et à Rafraf où, aujourd'hui encore, se rencontrent des costumes très originaux, l'on dénombre près d'une dizaine de tuniques, toutes décorées.

Ainsi une Hammamettoise en tenue de cérémonie revêt trois tuniques l'une sur l'autre, dont la plus belle, la *jebba* de laine noire brodée d'argent doré et ceinturée d'un foulard rouge, demeure très appréciée des femmes qui continuent à la confectionner malgré son coût très élevé.

Les drapés-robes ne sont pas moins variés que les tuniques. Dans le sud du pays, les femmes tissent elles-même les *houli*, grands rectangles de laine noire, rouge ou brune ornés de motifs géométriques blancs auxquels elles assortissent des voiles de tête, les *bakhnoug* et *taajira*. Elles portent les *houli* par dessus un maillot de corps et une chemise, aux grandes occasions.

A Mahdia, Moknine, El Jem, les drapés-robes en laine ou en coton, tissés artisanalement,

3) Gilet en velours de couleur saumon, taillé et brodé par les femmes. La broderie de paillettes et de cannetille en argent doré sur velours de couleur claire est une particularité des gilets de cérémonies de Mahdia (Collection du Musée National du Bardo).

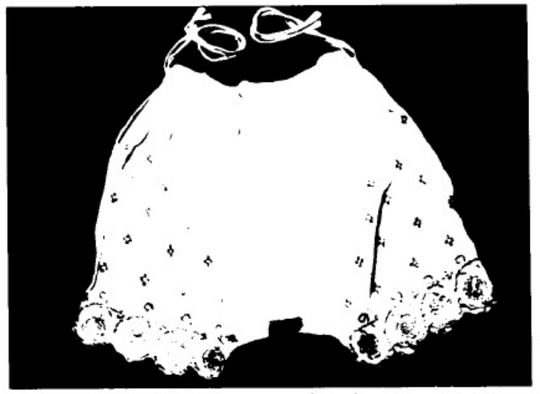
4) Châle de tête, taajira en laine rouge décoré de motifs de coton blanc, tissé par les femmes.

comportent un décor brodé au fil d'argent doré et de soie colorée variant de la plus naïve exécution (El Jem) à la plus sobre élégance (Mahdia). Pour tous les jours, les femmes se contentent de drapés de coton ou de soie sans broderie. Chaque région opte cependant pour une couleur particulière, ainsi le rouge vif ne se rencontre pas hors de Sidi Bou Ali, le vert et l'oranger étaient caractéristiques du Kef etc...

Pantalon - serwel-Hammamet[5]

Les Gabésiennes portent leur choix sur des drapés de soie ornés de bandes lamées qui, revêtus par dessus les chemises aux plastrons et manches de tulle brodé confèrent aux costumes des Gabésiennes une élégance non dépourvue de recherche.

Drapées ou vêtues de tuniques, les Tunisiennes complètent leurs costumes par de multiples accessoires dont les gilets ou *farmla* et les pantalons. Si pour les *farmla* les femmes choisissent toujours des tissus riches : soie, brocart, velours qu'elles rehaussent de broderies, les tissus des pantalons diffèrent selon qu'ils sont pièces de lingerie ou composantes visibles du costume. Comme les Tunisiennes ne gardent jamais la tête nue, elles composent de nombreuses coiffures dont les éléments varient selon les régions. Les citadines recouvrent leurs cheveux soigneusement coiffés de foulards, de coiffes brodées et de voiles de soie. Les femmes de la campagne qui ne savent pas confectionner les coiffes se couvrent la tête de foulards retenus par des bandeaux et des châles de laine qu'elles tissent elles-mêmes. Autrefois chaque jeune fille se



Culotte - serwel - sfax - satin brodé de lame dorée (tall)[6]

5) Large pantalon en percale blanche coulissé à la taille et bordé aux jambes de dentelle faite à la main. Ce modèle de pantalon était porté dans plusieurs villes tunisiennes (Collection du Musée National du Bardo).

6) Cette pièce de lingerie confectionnée par les femmes faisait partie des trousseaux des jeunes filles jusque vers les années 50 (Collection du Musée National du Bardo).

origine géographique et leur niveau social. Cette attitude repose sur des croyances profondément ancrées chez tous les acteurs sociaux. Quelles sont ces croyances, comment les expliquer ? C'est en étudiant les bijoux dans leur forme, leur structure, les occasions d'acquisition que nous essayerons de comprendre l'attachement des Tunisiennes aux bijoux.

La rusticité des bijoux tunisiens de forme traditionnelle s'imposent à l'esprit dès que l'on entreprend leur étude. Vendus au poids comme n'importe quelle marchandise, ils se réduisent souvent à des copies de monnaies et des motifs moulés, filigranés ou émaillés que l'on enfile avec des perles et du corail pour constituer des diadèmes et des temporaux, des colliers et des parures de poitrine. Les bracelets, les chevillères, les anneaux d'oreilles et les fibules ne sont parfois que des lingots d'or ou d'argent à peine façonnés. Cette première remarque met en relief une fonction importante du bijou, sa fonction économique : la thésaurisation. En cas de nécessité, il est aisé de convertir en monnaie la masse de matière précieuse que les femmes portent sur-elles.

Le bijou joue le rôle de notre compte-épargne actuel dont l'équivalent traditionnel est rendu par la métaphore : "garder quelque chose sous la tête".

Cette fonction est vieille comme le monde. C'est parce que les bijoux représentent la forme d'épargne la plus facilement accessible que l'on prend soin, singulièrement en période de crise, de les préserver en les enfouissant, donnant ainsi par ricochet aux archéologues l'occasion de faire de temps à autre, des découvertes intéressantes et aux chercheurs de trésors d'alimenter leurs fantasmes.

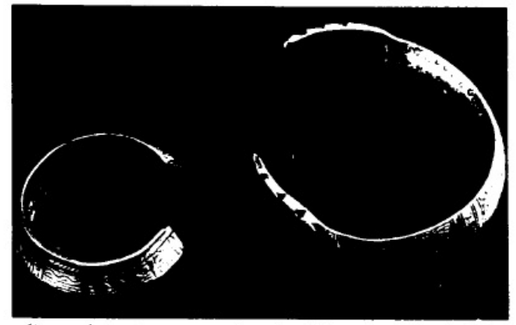
L'on constate par ailleurs que les Tunisiennes acquièrent généralement leurs bijoux, dont l'essentiel est offert par les fiancés, au moment du mariage. Or, en droit musulman, le mariage ne devient licite qu'après le paiement à la future épouse du *mahr*. Celui-ci peut être une somme d'argent ou tout autre bien de valeur. Le plus souvent en Tunisie, le *mahr* est versé en totalité ou en partie sous forme de bijoux. Les anthropologues considèrent ce " dû".tout à la fois comme une compensation matrimoniale et comme le prix de la virginité.

On constate par ailleurs, que la plupart des bijoux offerts par le fiancé à sa promise, épouse la forme d'anneaux, soit des bracelets, des anneaux de chevilles, des fibules... Cette constatation nous renvoie à l'étude des symboles où il est démontré que l'anneau symbolise le lien. Or contrairement à ce qui se passe dans d'autres sociétés où les époux s'échangent les anneaux de mariage, dans notre société il n'y a pas de réciprocité, pas d'échange de bijoux entre les futurs époux. L'on ne peut s'empêcher de penser que ces multiples anneaux dont les femmes se parent ne sont autres que le symbole de leur soumission dans le cadre d'une société

Anneaux d'oreilles - khors - Région de Medenine[11]

11) Dans cette région existent plusieurs modèles d'anneaux d'oreilles en argent massif dont la caractéristique commune est l'importance de la taille et du poids. On note sur cette paire la présence des poissons prophylactiques (*Collection des Arts et Traditions Populaires*).

qui ne leur reconnaît d'autre rôle que celui de mères et d'épouses. Les anneaux de chevilles que ne portent que les femmes mariées traduisent au mieux ce message : devant ce cercle parfait, usé par le temps, s'impose à l'esprit l'idée que cette parure est au fait le lien qui, une vie entière a retenu la femme aux deux fonctions que lui reconnaît la tradition: l'épouse soumise et la mère féconde.



Bracelet et anneau de cheville - Jerba - hdida - khokhal[12]

Les bijoux offerts par l'époux deviennent propriété de la femme qui, en cas de divorce aux torts du mari, les garde, en dispose à sa guise, les vendant en cas de nécessité. Ils constituent ainsi un capital disponible, une protection matérielle pour les femmes souvent défavorisées par les lois et les pratiques de l'héritage.

Prix de la virginité, symbole de soumission et patrimoine le plus facilement accessible, les bijoux se révèlent porteurs d'autres messages dès que l'on étudie leur composition et leur décor.

Les bijoux tunisiens sont constitués d'éléments simples : disques, rosaces, mains, poissons, carrés, perles blanches, rouges ou bleues. Ces formes et ces couleurs sont familières à tous les arts tunisiens, ce qui n'est pas dépourvu de signification.

La plupart du temps et mis à part les bijoux en forme d'anneaux, ce sont les femmes qui fabriquent elles-mêmes leurs parures. Le bijoutier leur fournit les motifs d'orfèvrerie, les perles et les coraux, elles montent elles-mêmes, selon les critères des modes régionales et grâce au fil et à l'aiguille, colliers, parures de poitrine, diadèmes etc... On constate que ces parures s'organisent toujours autour de chiffres impairs 3,5,7, avec une fréquence particulière pour le 5. Ainsi par exemple un collier comprend 5 rangs de perles ou de monnaies garnies de 5 poissons, 5 mains ou 5 croissants enfermant 5 étoiles à 5 branches. Entre ces motifs s'intercalent les perles symboles de pureté, le corail rouge-sang, couleur de la vie et le tapis-lazuli dont le bleu est efficace contre le mauvais oeil

Anneaux de chevilles - khokhal[13]

12) Ces deux anneaux sont en argent massif ciselé. Parmi les motifs on note souvent la présence du poisson et de la main prophylactiques. Le poids de ces pièces avoisine les 100 gr pour le bracelet et dépasse souvent les 250 gr pour l'anneau de cheville (*Collection des Arts et Traditions Populaires*).

13) Le décor réalisé sur ces chevillères orne habituellement les bracelets et les fibules en croissant de la région de Médenine. Les motifs prophylactiques et symboliques poissons, mains, colombes et végétaux ressortent sur un fond travaillé au poinçon (Pièce recente. Collection : Musée des Arts et Traditions Populaires de Jerba).

Quant aux chiffres 3,5,7 on les considère depuis toujours comme des chiffres bénéfiques. Ils sont associés à tous les rituels, à toutes les cérémonies, à tous les moments importants de la vie sociale et religieuse. Le mariage comme la mort ou la naissance comptent des cérémonies propres aux 3ème et 7èmes jours, les fêtes durent 3 jours, les mariages des contes durent 7 jours et 7 nuits etc... Quand au chiffre 5, il est unanimement ressenti par l'ensemble des Tunisiens comme une protection à toute épreuve. Il évoque les cinq préceptes de l'Islam, les cinq prières de la journée etc... Associé à la main et au poisson, il devient "une assurance tous risques". Le 5 et la main tirent leurs vertus l'un de l'autre et ceci est bien illustré par notre parler puisque, entre la main *khomsa* et le 5, *khamsa* il n' y a qu'une différence de voyellation. Ces chiffres 3,5,7 chiffres d'harmonie et d'équilibre communiquent leurs vertus bénéfiques à ceux qui les portent.

Par ailleurs la majorité des motifs constituant les bijoux tunisiens se retrouvent sur les stèles et les bijoux puniques, les mosaïques romaines, les bois et stucs des mosquées et des zaouias. Il est vrai que nous ne possédons pas les jalons nécessaires pour tracer l'histoire de chaque motif. Toutefois la permanence des signes ne peut être un simple effet du hasard. Peut-on affirmer qu'aucun lien n'existe entre la main de la divinité, représentée sur les stèles puniques et la *khomsa* que chaque Tunisienne porte sur elle ? Le signe a perdu sa signification première, chaque période, chaque civilisation le charge de vertus nouvelles. Il finit par devenir puissant et signifiant par lui-même. Il brave les siècles et parvient jusqu'à nous chargé de forces agissantes dont on ne cherche pas à percer le mystère. Comment expliquer sinon l'omniprésence de la main dans tous les domaines des arts populaires, l'intervention du chiffre 5 dans tous les discours et les traces de mains enduites du sang de la bête sacrifiée, à l'entrée des zaouias ?

La structure des bijoux, leurs formes comme leur décor révèlent à mon sens, la fonction primordiale du bijou : protéger son porteur et lui porter chance. Cette mission de protection symbolique, de talisman, est frappante quand on observe les mariées parées à la mode traditionnelle . Habillées de vêtements qui camouflent leurs corps, elles sont littéralement recouvertes de bijoux.

Tous ne leur appartiennent pas, mais c'est faire acte pieux que de contribuer à la parure des mariées. Disparaissant sous l'ampleur des tuniques et le nombre de bijoux, celles-ci évoquent les divinités antiques. Points de mire de tous les regards elles ont besoin d'une protection efficace. Les tuniques amples et longues les dissimulent, les bijoux, par leur composition et leurs éléments constitutifs attirent les regards pour les neutraliser, les protégeant de tous les dangers qui les guettent à un moment clé de leur vie, moment où elles passent du statut de vierge à celui de femme donc de future mère. Nombreux d'ailleurs sont les symboles de fécondité entrant dans la composition des bijoux et les motifs d'ornementation des vêtements de mariage.

Aujourd'hui costumes et bijoux traditionnels sont en perte de vitesse. Les mariées n'hésitent plus à troquer les tuniques protectrices contre les robes blanches qui soulignent les lignes du corps. On n'accumule plus sur soi les bijoux-talismans leur préférant le bijou de valeur qui rehausse le décolleté de la robe le jour du mariage. De plus en plus les bijoux tunisiens épousent les formes occidentales. L'attachement des Tunisiennes pour le bijou ne régresse pas pour autant. L'on constate ainsi que tout en changeant de forme le bijou ne perd pas sa charge symbolique. En optant pour la silhouette occidentale les Tunisiennes gardent la mentalité orientale. On ne se marie pas sans bijoux et on continue à en acquérir après le mariage. Le bijou-épargne reste préféré au compte-epargne. Comme par le passé, signe palpable de richesse, il garantit le prestige social.

LA MEDINA, UN ART DE BATIR

Moncef M'halla

Jusqu'à un passé proche, dans une société bipartite, citadine et bédouine ("*hadhari-badawi*"), "la civilisation citadine" était circonscrite dans quelques cités qui concentraient, *intra-muros*, la vie urbaine et le pouvoir politique des dynasties dont le territoire étendu est un espace occupé essentiellement par une population nomade. Celle-ci, à économie anti-cumulative et à tradition orale, ayant constitué sa puissance sur le vent, s'est, depuis, évanouie et fondue dans des agglomérations urbaines. Les cités, prises dans une trame urbaine moderne, ankylosées, ont perdu leurs fonctionnalité et signification mais sont encore là, en vestige, pour témoigner d'une civilisation citadine dont l'histoire tend à représenter et à englober le monde arabo-musulman dans sa totalité. Noyaux historiques des villes, les médinas, désormais "patrimoine culturel", nous interpellent sur un mode d'habiter et un style de vie dans ce cadre urbain dont la beauté reste mystérieuse, et le sens demeure caché. J'entends, dans cette étude, dégager la signification culturelle de cette singularité historique qu'est la médina et, pour se référer à Max Weber, en tenter une approche idéaltypique.

La tendance générale des études sur la ville arabe

En dépit de l'énorme masse bibliographique des études portant sur la ville arabe, on ne répond pas pleinement à une lancinante question dont l'ombre plane sur ce champ de recherches : qu'est-ce qu'une médina ? Sans avoir à évaluer les nombreux travaux en ce domaine, on peut néanmoins en ressortir les tendances générales et la conception d'en-